

OFC 2014, n° 7

« IL Y A DE LA DOULEUR SECRÈTE, LÀ, PARMI NOUS... »

Au sujet du récit de Marc LAMBRON « *Tu n'as pas tellement changé* » (Paris, Grasset, 2013)

**par Claude DAGENS, évêque d'Angoulême,
de l'Académie française**

« Il y a de la douleur secrète, là, parmi nous, une douleur qui se tait et hurle de se taire. À quoi servirait-il d'écrire si, quand le destin vous mène là où l'on ne voudrait pas aller, l'on ne pouvait suivre son chant brisé, et rendre témoignage à celui qui ne peut plus parler. Passer au-delà de la convenance, c'est savoir que derrière les légèretés de la vie, cette femme qui danse, cet homme qui sourit, on trouverait peut-être le courage d'un humain en plein drame, et qui se tait. J'ai désappris les apparences. Le visage de mon frère est celui de l'homme qui passe. On croise parfois son regard. Personne ne saura si derrière ce porteur de visage il n'y avait pas la face nue d'un crucifié. » (Marc LAMBRON, *Tu n'as pas tellement changé*, Paris, 2013, p.138-139)

C'était en juillet 1987 : au retour d'un voyage aux États-Unis, Marc Lambron apprend que son frère Philippe est atteint de cette maladie moderne que l'on ose à peine nommer et qui annonce une mort plus ou moins lointaine. Cette mort surviendra en juillet 1995. À ce moment-là, le frère aîné se met à écrire le récit de ces huit années, où la vie continue, apparemment brillante pour ce malade qui, après une jeunesse heureuse à Lyon, occupe un poste de responsabilité dans une banque parisienne. L'aîné reste très proche de son cadet, qui vient souvent chez lui, qui se confie à Sophie, sa femme, qui devient le parrain de son deuxième fils, Matthieu.

Ces pages sont d'une très grande pudeur, car les deux frères se connaissent et se devinent au-delà des apparences, des paroles, des silences et des gestes, même à travers leurs différences, que Marc évoque avec finesse : *« Jamais je n'ai pu percevoir Philippe comme d'une essence différente au seul motif que nos sensualités ne se fixaient pas sur les mêmes objets... C'est une conviction du semblable : Philippe était comme moi et j'étais comme lui. C'était un nocturne. Je ne saurai jamais tout à fait quel visage de lui-même il allait chercher dans la nuit. »* (*ibid.*, p.87)

Le plus beau de ce récit est ce qui est à peine exprimé, ou plutôt qui transparait à travers quelques échanges, ou devant ces photos qui rappellent leur enfance à ces deux frères, dans le jardin de leur grand-père maternel, dans la Nièvre : *« Je suis un enfant maigre, souriant, avec des oreilles décollées ; mon bras est posé sur son épaule comme pour le protéger. »* (*ibid.*, p.99). Les deux frères regardent cette photo, ils se souviennent, c'est en juin 1995, et Philippe dit alors à Marc : *« Tu n'as pas tellement changé »*, et Marc ajoute : *« Je n'ai rien répondu. Je crois qu'il me désignait, dans les derniers jours où je le verrais vivant, l'image de ce qui ne changerait pas, les deux enfants que nous étions à jamais sur la photo, la place absente où pour toujours il se tiendrait, ma main cherchant son épaule et ne trouvant que le passé. »* (*ibid.*, p.100)

Au passage, il est question de François Mitterrand qui vit ses derniers mois, en 1995, *« luttant tel un personnage de Cocteau avec les miroirs et la mort »* (*ibid.*, p.80), d'Hervé Guibert, de Bernard-Marie Koltès, et de *« la voix de ces futurs morts, portée par un vivant en sursis »*, comme eux.

On entend aussi comme un écho des opéras de Mozart, lorsque Philippe se confie à son frère : « *Il m'a dit d'être bouleversé jusqu'aux tréfonds par deux moments des opéras de Mozart. À la fin des Noces de Figaro, lorsque le comte Almaviva demande pardon à la Comtesse, et que ce pardon est accordé ; et puis, dans la Flûte enchantée, lorsque Pamina prononce le mot "warheit" (vérité). D'une certaine manière, par ce premier adieu qui en précédait tant d'autres, tout était dit. La vérité et le pardon.* » (*ibid.*, p.66)

Il faut faire très attention quand nous faisons des citations. Il peut arriver que nous nous y livrions parfois de façon très radicale, même à travers un voile. Cela s'appelle le respect et la pudeur, de soi-même et des autres. Marc Lambron sait pratiquer ce respect et cette pudeur.

Même quand il évoque le mystère de la résurrection des corps, en citant Catherine C., rencontrée à New Delhi, et qui lui confie ceci de façon péremptoire et raisonnable : « *Une civilisation qui choisit la crémation pour évacuer ses morts tire un trait sur son histoire* » (*ibid.*, p.116). Et Marc Lambron de commenter ainsi : « *Peut-être la destruction finale du corps est-elle une manière de poser plus abruptement le pari de la résurrection, d'accélérer l'avènement du corps glorieux. Philippe a cherché de ce côté-là, du moins je le crois.* » (*ibid.*, p.117). Il lui arrivait assez souvent d'aller à Notre-Dame de Paris pour écouter les prédications rudes de Jean-Marie Lustiger, avant de gagner l'Opéra Bastille. Et son frère Marc avoue qu'il le suit parfois sur ce chemin...

Ô mes frères évêques, ô mes frères prêtres, lisez donc davantage des romans et des récits ! N'ayez pas peur d'écouter des voix qui ne viennent pas du sérail catholique, pratiquez par la lecture la rencontre des incroyants, des indifférents, et parfois des mystiques athées, et vous verrez à quel point Dieu écrit aussi en nous jours avec des lignes apparemment courbes et à travers de très belles musiques, de Mozart à Grand Corps Malade !